N° 3. (1re ANNÉE.) 29 AOUT 1829.

L'ORGANISATEUR,

Journal des Progrès de la Science générale,

AVEC UN APPENDICE

SUR LES MÉTHODES ET LES DÉCOUVERTES RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

DE L'ÉTAT ACTUEL DES SCIENCES.

Notre siècle s'enorgueillit, à bon droit, de ses richesses scientifiques. Héritier des nombreuses découvertes que de célèbres annalistes ont faites, depuis Bacon et Descartes, dans les régions secondaires des spécialités, il étale complaisamment aux yeux de ses détracteurs l'abondante moisson de faits nouveaux que lui apporte, chaque jour, l'ardeur de ses infatigables savans; et il semble défier les âges passés et futurs, de montrer rien de semblable. Admirons cette prodigieuse activité, qui accumule ainsi les matériaux pour la construction d'un magnifique édifice; mais gardons-nous cependant de nous laisser aveugler par notre enthousiasme, jusqu'à donner à ces travaux préparatoires une valeur qu'ils ne sauraient comporter.

Lorsque le philosophe audacieux, qui ne demandait que de la matière et du mouvement pour faire un monde, eut posé le célèbre principe (1) auquel Saint-Simon attribue d'avoir changé la face morale de notre planète, des hommes d'une capacité transcendante se jetèrent à l'envi dans la route indiquée par Descartes; et descendant des hauteurs de la synthèse où le génie du maître s'était fixé, ils vinrent explorer le champ des détails ou de l'analyse. Si parfois quelques-uns d'entre eux voulurent généraliser leurs acquisitions particulières, ils n'en restèrent pas moins dans le domaine de la spécialité, et n'arrivèrent jamais qu'à une systématisation subalterne. Locke, s'attachant à l'étude de nos sensations primitives, remonta, d'abstraction en abstraction, jusqu'à la conception de la perfectibilité individuelle, et commença cette série d'investigations idéologiques et physiologiques, qui ont rempli et illustré la carrière de Condillac, de Cabanis, de Destutt de Tracy, etc.; Newton, formulant les lois de Képler, fit rentrer tous les phénomènes célestes dans les phénomènes sublunaires, expliqués par l'idée de gravitation. Mais quel est le terme constant de la formule générale des sciences, soit qu'elles aient pour but l'étude des corps organisés, soit qu'elles se proposent d'examiner les propriétés des corps bruts? Telles est la question primordiale qu'aucun perfectionnement de détail ne peut résoudre, et qui demeurera sans réponse, aussi long-tems que la science générale n'aura pas reconstitué l'unité; car, à la science générale seule appartient la faculté de reproduire l'action créatrice de l'intelligence sur le chaos, c'est-à-dire de coordonner et d'animer les immenses découvertes isolées et stériles, qui encombrent les divers ateliers des sciences spéciales.

Voyons maintenant quelle est la véritable situation des sciences, ainsi abandonnées à elles mêmes, ainsi privées de tout lien encyclopédique, et nous ne tarderons pas à reconnaître que les succès particuliers qu'obtiennent les savans, dans leurs continuels *à parte*, loin d'avoir, comme nous venons de l'indiquer, toute l'importance qu'on leur prête, ne serviront qu'à couvrir d'un faux éclat le désordre réel du monde scientifique, tant qu'ils ne se rattacheront pas au perfectionnement collectif de l'humanité, par une correspondance intime, directe et normale, avec le principe général qui présidera à ce perfectionnement: expliquons-nous.

Les sciences peuvent être considérées sous deux points de vue principaux: ou dans leur développement théorique, ou dans leur application.

Sous le premier aspect, elles sont aujourd'hui presque entièrement négligées: et comment en serait-il autrement, quand elles manquent des conditions nécessaires à une progression régulière et rapide? Non-seulement elles sont placées en dehors de toute vue d'ensemble, sous le rapport rationnel; mais l'absence de l'idée générale dont elles auraient besoin, pour poursuivre et utiliser leurs conquêtes, se présente, en quel-

(1) Saint-Simon n'a donné une si grande influence au principe proclamé par Descartes, que sous ce rapport, qu'il y voyait le point culminant et synthétique, ou le ralliement et l'organisation des efforts critiques contre l'ancienne science générale, aussi, n'a-t-il pas hésité à déclarer que la direction imprimée à l'esprit humain, par cet illustre penseur, n'avait fait faire des progrès que dans la série des corps bruts; la science sociale ne pouvant se régénérer que par la rénovation même de la science générale, par une nouvelle synthese organique.

que sorte, sous une forme positive, et devient un obstacle matériel, dans la constitution même des différentes académies, qui forment les seuls points de réunion pour nos savans actuels.

Il faudrait aux sciences, pour assurer et activer leur développement théorique, un corps chargé de constater les connaissances existantes, d'en déterminer les rapports et le lien, de signaler les travaux à entreprendre, et de les diriger vers un but commun. Au lieu de cela, nous avons des instituts, qui, outre qu'ils excluent la science générale de leurs cathégories, sont moins des centres de direction et d'activité, que des lieux de repos, où les hommes qui se sont distingués dans la carrière intellectuelle, viennent chercher leur récompense et une honorable retraite (1). Rassemblés dans une même salle, soumis à l'uniforme, ces hommes n'ont pas d'autre moyen sympathique dans leurs rapports journaliers; et leur enseigne seule offre un caractère d'unité. Aussi, à défaut d'inventaire officiel des connaissances constatées et de toute véritable association d'efforts, les voit-on répéter chaque jour, et isolément, des expériences déjà faites, dont la connaissance leur eût permis de marcher en avant; ou se livrer à des recherches, sans s'inquiéter si les résultats obtenus par l'un, seront ou non contredits par les découvertes de l'autre. Alors des physiciens abandonnent l'explication de Newton pour celle d'Huygens, et une seule section du corps savant prend part à ce changement; alors des aspirans au fauteuil académique ont soin, en présentant leurs titres, de retrancher de leurs travaux tout ce qui pourrait contredire l'opinion d'un membre influent et les priver de quelques voix; alors encore, le charlatanisme et l'intrigue s'attribuent les conceptions du savant modeste; et le progrès des theories scientifiques se trouve abandonné, e définitive, à des tentatives individuelles, faites presque toujours dans l'unique vue d'une application immédiate et lucrative.

Ainsi, pour acquérir tout le développement intrinsèque dont elles sont susceptibles, les sciences réclament impérieusement l'organisation d'un corps savant, tel que nous l'avons indiqué ci-dessus, et qui suppose lui-même l'existence d'une nouvelle doctrine commune, d'une nouvelle idée générale.

Sous le rapport de l'application, les sciences sont en apparence plus florissantes (2), et nous venons d'en dire la cause. Quand tout le monde déserte la théorie, et se laisse entraîner par l'espoir du gain dans le champ moins aride de la pratique, il doit résulter de cette impulsion universelle, quelque peu généreuse qu'elle soit, une foule de perfectionnemens de détails qui absorbent l'attention et qui contribuent ainsi à détourner de plus en plus les esprits des travaux spéculatifs (1). Certes, l'école dont nous essayons de retracer la doctrine aussi fidèlement que nos souvenirs le permettent, est loin de méconnaître l'importance et la nécessité des travaux d'application, puisque, dans le nouveau système social qu'elle annonce, l'activité matérielle tout entière ne doit être qu'une application immense et directe des vues théoriques adoptées par le corps savant. Mais cette application, aussi complète que régulière, effectuée sous la direction des hommes compétens et dans un but d'utilité générale, a-t-elle quelque analogie avec les essais que l'intérêt personnel multiplie sous nos yeux, sans autre guide que la routine, sans autre garantie de succès qu'une confiance présomptueuse dans des efforts individuels? Non, sans doute; et nous ne pourrons considérer que comme mensongère la splendeur des sciences dans le domaine de l'application, tant que cette application ne sera pas la traduction réelle d'une théorie unitaire, perfectionnée dans le sein d'une institution chargée de cette grande tâche, et introduite dans l'éducation par l'établissement de rapports directs entre le corps savant et le corps enseignant, de manière à faire arriver les perfectionnemens théoriques, le plus promptement et le plus complètement possible, à chacune des classes de la société, auxquelles ils seront spécialement applicables.

Ainsi, sous ce second aspect, les sciences déposent encore hautement de la nécessité d'une organisation intellectuelle (2) qui ne peut sortir que d'une nouvelle doctrine générale.

(1) Nous ne prétendons pas [illegible] les académies soient tout-à-fait inutiles; car, soit qu'elles agissent comme stimulant sur les hommes qui aspirent à en faire partie, soit qu'elles deviennent un moyen de publicité, ou qu'elles donnent lieu occasionellement à l'examen de certaines questions, elles contribuent jusqu'à un certain point au mouvement, et par suite, aux progrès de la science. Leur influence à cet égard est seulement de peu d'importance, dénuées qu'elles sont de principe actif par la nature même de leur institution, outre qu'elles n'embrassent qu'une partie des connaissances humaines sans aucune vue d'ensemble et sans unité.

(2) Nous disons que les sciences ne sont *florissantes qu'en apparence*, parce que l'absence d'une vue générale les empêche de s'élever au degré de puissance et de prospérité que comporterait l'état de leurs acquisitions actuelles: mais nous sommes loin de nier par là le progrès qu'elles ont fait en s'affranchissant de la vieille doctrine générale, dès qu'elle a été en désaccord avec leurs découvertes: nous demandons seulement que ces découvertes et ces acquisitions, qui ont une grande valeur comme matériaux, prennent un caractère d'unité dans une nouvelle systématisation scientifique.

(1) Les travaux de cette nature ne sont dévolus aujourd'hui qu'aux hommes à qui le hasard accorde en même tems la fortune et la capacité, ou que le pouvoir gratifie de sinécures. Le nombre des uns et des autres est infiniment restreint; et quant aux derniers, leur reconnaissance envers une autorité qui les solde, sans pouvoir juger leurs travaux, les conduit à ne faire valoir auprès de leurs protecteurs que l'annégation de leur indépendance et un dévouement sans bornes, qui finit trop souvent par se résoudre en un avilissement aussi complet que déplorable.

(2) Non seulement il n'y a pas aujourd'hui de corps savant, proprement dit, mais l'enseignement ne se rattache même, par aucun lien direct, aux académies qui paraissent destinées à en tenir lieu. La matière qu'il embrasse se compose d'élémens hétérogènes, et en grande partie de connaissances arriérées ou inutiles; il comprend à la fois une science générale surannée, et des sciences spéciales qui sont en opposition directe avec elle.

LES TORYS ANGLAIS ET LES RÉPUBLICAINS DE SPARTE.

Il y a trente ans environ que M. de Châteaubriand prêtait l'intention aux démocrates français d'avoir cherché à établir des institutions *dont Sparte leur fournissait un plan tout tracé.* Quelque imposante que soit aujourd'hui l'autorité de ce grand écrivain, il doit être permis de douter que des législateurs, qui n'oublièrent jamais de mettre une déclaration des droits de l'homme en tête de chaque pacte fondamental qu'ils élaborèrent, eussent songé sérieusement à prendre pour modèle les mœurs et les lois d'un pays où les neuf dixièmes de la population étaient esclaves. Il me semble même que le reproche de vouloir imiter trop présomptueusement les anciens ayant été adressé à la convention, à propos d'un décret qui commandait aux soldats de vaincre à jour fixe, les organes les plus accrédités du parti républicain s'empressèrent de rappeler le frontis-

pice dont ils avaient orné leur contrat social, et de l'opposer à la servitude qui avait fait le fondement de toutes les constitutions antiques.

Mais si les hommes qui s'occupèrent d'utopies démocratique en France durent se montrer un peu plus avancés qu'on ne l'était au tems de Lycurgue, en fait d'organisation sociale, il est une nation en Europe, dont les souffrances intestines proviennent peut-être d'une trop grande ressemblance avec le peuple de Sparte : cette nation est pourtant celle qui nous suit de plus près dans la carrière des progrès scientifiques et industriels ; et les hommes qui lui ont donné, ou qui contribuent à lui conserver cette allure lacédémonienne, ne sont rien moins que les démocrates. Je veux parler de l'Angleterre, et de ses Torys; je pourrais même dire de ses Wighs; car ces deux noms ne représentent que deux nuances d'une même opinion, celle qui tend à perpétuer, par des moyens divers, un ordre de choses dans lequel l'immense majorité des habitans n'a d'autre ressource, pour vivre même misérablement, que de se faire l'instrument de l'opulence de quelques familles. Eh bien! l'Angleterre, où la liberté nominale ne sert qu'à masquer l'esclavage réel d'une population industrieuse ; l'Angleterre a consacré dans sa législation, comme Lacédémone, la concentration de la propriété entre les mains de quelques-uns, au préjudice du grand nombre! « Suivant les lois de Lycurgue, dit l'abbé Barthélemy, un chef de famille ne pouvait ni acheter, ni vendre une portion de terrain ; il ne pouvait ni la donner pendant sa vie, ni la léguer par son testament à qui il voulait; il ne lui était pas même permis de la partager: l'aîné de ses enfants recueillait la succession, comme, dans la maison royale, l'aîné succède de droit à la couronne. "Voila le beau idéal que les olygarques de la Grande-Bretagne ont à peu près réalisé, et dont ils ne seraient pas fâchés de voir faire ailleurs l'application. Mais les institutions de Lycurgue datent de quelques milliers d'années ; et ce qu'un grand homme, dont la prévoyance correspondait aux besoins futurs de l'état qu'il constituait, fut obligé de faire pour assurer la conservation du noyau social qu'il jetait parmi des peuplades presque sauvages, n'est plus qu'absurde et révoltant au milieu de notre civilisation. Disciples de Burke et de Pitt, n'accusez plus les sectateurs de l'ochlocratie d'être les copistes des républicains de Sparte : ce titre vous convient mieux, et vous devez le revendiquer! vous qui condamnez à vivre et à mourir célibataires, dans la dépendance perpétuelle du foyer paternel, ces puînés déshérités, à l'existence desquels Lycurgue avait pourvu par l'établissement des repas publics! vous qui, dans vos statuts industriels, faites de la classe ouvrière, enchaînée par le besoin à vos fabriques, une nouvelle race d'ilotes! et vous voudriez que les nations assez heureuses pour ne pas présenter un spectable aussi affligeant, ét ouffassent toutes leurs inspirations religieuses et philantropiques, pour rétrograder, jusqu'a cotre barbarie! Vos propres écrivains ont pris soin de nous prémunir contre la contagion de l'example, en nous peignant les résultats de cette *législation-modèle* (1). Sans parler des théories plus ou moins vaines de Bentham et d'Owen, et qui toutes cependant attestent les souffrances d'un peuple laborieux, nous trouverons, dans les froids calculs de vos économistes, ces souffrances traduites en chiffres d'une manière irréfragable. Lisez les écrits de M. Barton, imprimés à Londres en 1817 et 1820, et vous y verrez qu'à chaque crise commerciale la plus grande partie de vos compatriotes est réduite à vivre du secours des paroisses et de la taxe des pauvres. Du moins, si l'augmentation des salaires, dans les momens d'activité et de prospérité industrielles, offrait aux pauvres des ressources pour l'avenir ; mais ce soulagement même leur manque ; et l'auteur que je viens de citer prouve très-bien que, vu le renchérissement des denrées, le salaire réel de l'ouvrier, qui, de 1742 à 1818, avait paru s'être élevé de six schellings à onze par semaine, avait au contraire éprouvé une dépréciation graduelle et constante, qui l'avait réduit dans la proportion de 102 mesures de blé à soixante.

Mais écoutons la réponse des philantropes anglais! elle nous arrive par l'organe même du comité de la chambre des communes, dans son premier rapport sur la loi des pauvres. Ces chrétiens d'outre-mer, chez lesquels l'énergie du principe féodal contrarie le développement de la sève évangélique, accusent de dissipation et de paresse ceux à qui ils permettent tout juste de satisfaire les besoins les plus pressans, par le travail et l'économie. « Cependant, observe M. de Sismondi, quelle preuve avait-on d'un tel manque de prudence, à l'époque même où dans toutes les villes, on voyait prospérer les caisses d'épargne, ou près d'un million d'ouvriers s'etaient engagés volontairement dans ces *sociétés d'amis*, qui se promettaient des secours mutuels, sur le principe des assurances. Était-il juste, était-il humain de supposer la négligence et le vice, tandis qu'un calcul fort simple, dont les bases pouvaient être connues de tous, aurait demontré la diminution si notable du revenu de ceux qu'on accusait de ne plus faire d'épargnes. » J'irai plus loin que le célèbre économiste genevois; je dirai que, *le vice et la négligence supposés* eussent-ils existé réellement, ce n'était pour les législateurs bretons qu'un motif de plus de remonter à la source du mal, et de porter au plus vite la main du réformateur sur un système social, qui engendrait à la fois la misère et le vice, dans la portion la plus nombreuse du peuple. Mais les Spartiates de la Tamise, comme ceux de l'Eurotas, tiennent trop à l'intégrite de leur constitution !

Cependant, ont-ils réellement une constitution, eux qui s'en vantent incessamment, et qui s'en vont offrant partout leur organisation intérieure comme le *nec plus ultra* des combinaisons sociales? Saint-Simon le nie formellement. « L'Angleterre, dit-il, n'a point de constitution, puisque une constitution est une combinaison d'organisation sociale, au moyen de laquelle toutes les institutions politiques d'une nation dérivent d'un même principe, et dirigent les forces nationales vers un même but, tandis que les institutions sociales anglaises sont de deux natures différentes, et qu'elles dirigent les forces nationales de ce peuple vers deux buts opposés.

» Cent volumes in-folio, du caractère le plus fin, ne suffiraient pas pour rendre compte de toutes les inconséquences organiques qui existent en Angleterre.

» Ainsi, on y voit la *presse des matelots* co-exister avec la loi d'*habeas corpus* ; on voit un berger amener en même tems sur le marché, la corde au cou, sa femme et une brebis s'il vend sa femme un schelling, sans être aucunement puni pour l'avoir avilie, en la traitant comme une brute, et il se voit condamné à cinq livres sterling d'amende, s'il s'est conduit brutalement à l'égard de sa brebis. La ville riche, populeuse, et essentiellement industrielle de Manchester, n'a point de représentant dans le parlement, tandis que tel lord, propriétaire du terrain sur lequel se trouvaient situés des bourgs qui ont été entièrement abandonnés, nomme à lui seul jusques à neuf députés qu'il emploie à soutenir ses intérêts féodaux, à accroître le plus possible son importance politique, et à se faire payer chèrement par le ministère, aux dépens de la nation... » (*Catéch. des Indust.* 2me cahier.)

Le génie de Lycurgue et de tous les législateurs réunis ne pourrait, dans l'état actuel de la civilisation, assurer une longue durée à de telles anomalies. Tôt, ou tard, la classe la plus laborieuse et la plus pacifique obtiendra, en Angleterre comme ailleurs, la prépondérance que les féodaux ou exercée sur la société du moyen age, et qui se perpétué encore, sous diverses formes, dans la plupart des états européens. Mais

(1) L'Angleterre, admirant son organisation sociale, dit Saint-Simon, se trouve dans le cas absolument semblable à celui ou serait une jeune personne rongée de pâles couleurs, qui serait enchantée de son teint jaune, et qui prétendrait que le jaune est la couleur de peau qui sied le mieux à une femme. (*Catéchisme des Industriels*, deuxième cahier)

l'industrie, délivrée de la tutelle du glaive, et parvenue au rang que lui assignent les progrès sociaux, devra se réformer elle-même à son tour, dans son organisation intérieure. Alors ses produits ne formeront plus le patrimoine exclusif d'une poignée de spéculateurs, au détriment des masses productrices. Alors, les préceptes du christianisme auront passé des temples dans les ateliers; alors, la Sparte moderne aura effacé les dernières traces de l'ilotisme, dans ses mœurs et dans ses lois; et les nations amies de la paix et du travail ne seront plus invitées à se modeler sur un peuple dévoré à la fois par l'oisiveté des représentans de la conquête, et par les exigences léonines des aristocrates de la fabrique.

APPENDICE SUR LES MÉTHODES RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT.

Voici comment s'est exprimé, dans une distribution de prix, l'un des instituteurs les plus recommandables de Paris, M. Boismont, sur les dernières découvertes dont l'instruction élémentaire vient d'être enrichie :

« D'ingénieuses méthodes, recommandées par d'heureux essais, abrégent le tems et aplanissent les difficultés de l'étude. Qui pourrait dire combien d'enfans de nos campagnes n'ont pu surmonter les ennuis et les peines de la *lecture*, cette clé de la science, et ont dû à ce dégoût l'ignorance qu'ils ont voulu conserver. Laffore est venu à leur secours. Grâces à vingt ans d'obscurs et utiles travaux de cet habile philantrope, l'ennui et les larmes ne seront plus l'accompagnement obligé des premières leçons de l'enfance, et d'immenses résultats qu'on ne peut plus révoquer en doute ont placé son nom dans la connaissance du peuple à côté des Paulets et des Lancastres. La méthode gallienne pour l'orthographe complète l'ensemble de l'éducation élémentaire. On sait combien notre pauvre langue est cruellement défigurée par cette foule immense de personnes, qui ne sauraient, comme nous, consacrer dix ans à l'étude fastidieuse des grammaires : l'écriture est devenue entre leurs mains une arme meurtrière qui la déchire sans pitié. Dégagée par les soins de M. Gallien de son appareil scientifique, traduite en tableaux simples et accessibles à toutes les intelligences, résumée en un petit nombre de leçons, l'orthographe ne sera plus pour le peuple un mystère impénétrable, et comme une langue étrangère à la sienne.

» D'autres plans, d'autres tentatives plus ou moins heureuses, qu'il serait trop long de signaler, embrassent diverses branches d'enseignement; les Gautier, les Girard, ces vieux amis des lumières, ces vénérables bienfaiteurs de l'enfance, ont trouvé des successeurs : leur pensée générale n'est point morte avec eux. Recueillie, soigneusement cultivée par leurs disciples, transmise à de nombreux imitateurs, elle porte des fruits que peut apprécier déjà la génération qui s'élève. »

Nous avons sous les yeux une foule de procès-verbaux qui constatent le succès des diverses méthodes rappelées dans le discours de M. Boismont. Nous en citerons un entre autres, qui nous a été adressé de Crèvecœur, et qui établit, par de nombreuses expériences, l'efficacité du procédé inventé par M. Gallien, pour apprendre l'orthographe en peu de leçons.

« Ce jourd'hui, 24 mai mil huit cent vingt-neuf, à une heure de l'après-midi, dans la commune de Crèvecœur, chef-lieu de canton, département de l'Oise, une réunion de diverses autorités, et de plusieurs personnes notables de Crèvecœur et autres communes des environs a eu lieu dans une des salles du château de Madame la duchesse douairière de la Rochefoucauld-Liancourt, pour y être témoin des résultats de l'expérience faite par l'application de la méthode orthographique de M. Gallien, et assister à l'examen que devaient y subir quarante-trois élèves désignés par l'autorité locale, et par M. le comte Alexandre de Larochefoucauld, qui a acquis cette méthode pour en faire jouir les habitans de son canton; lesquels élèves avaient été confiés à M. Boissel, professeur de ladite méthode, le 26 avril dernier, jour de l'ouverture de son cours. (Suivent les noms des élèves.)

» M. Ch. Teste, collaborateur et associé de M. Gallien, a ouvert la séance par une allocution aux assistans et aux élèves, dans laquelle, après avoir payé un juste tribut d'hommage au zèle de M. le comte Alexandre de Larochefoucauld, et des autres personnes recommandables qui contribuent avec un si noble intérêt à la propagation de ce nouveau mode d'enseignement; et après avoir expliqué comment, bien que les élèves qui sont présens à la séance n'aient reçu que vingt-sept jours de leçon, de deux heures chacune, et quelques-uns d'entre eux beaucoup moins, et que l'application de la dite méthode exige ordinairement trente à quarante jours de leçons, cependant, ils étaient tous en état de répondre à toutes les questions qui leur seraient adressées sur l'orthographe. Il a donné ensuite une idée générale de ladite méthode.

» Après quoi, les élèves ont été interrogés, l'un après l'autre, sur la théorie de la nouvelle méthode, par leur professeur, M. Henri Boissel. Leurs réponses ont surpris tous les spectateurs, par leur simplicité et leur précision; mais la surprise s'est accrue lorsqu'ils sont expliqué par des exemples comment les mots : *flot*, *bois*, *domaine*, *peine*, *mont*, *mât* (de vaisseau), ne s'écrivaient pas : *flo*, *boi*, *domeine*, *paine*, *mon*, *ma*, comme on les leur avait dictés, et qu'ils ont justifié leur véritable orthographe, par la dérivation des mots : *flotter*, *boiserie*, *domanial*, *pénible*, *montagne et mâter*.

» Les spectateurs ont ensuite dicté tour à tour des phrases plus ou moins compliquées, qui, toutes, sans exception, comme sans hésitation, ont été correctement écrites par ces divers élèves, appelés successivement et indistinctement au tableau.

» Cette séance, qui a duré quatre heures, a convaincu tous ceux qui s'y trouvaient que la méthode de M. Gallien, pour l'enseignement de l'orthographe, était bien supérieure à toutes celles qui avaient été employées jusqu'à présent, et que, tout en abrégeant l'étude de cette science, elle inculquait aux élèves des principes rigoureux et sûrs, dont ils ne pouvaient plus s'écarter.

» M. le comte Alexandre de la Rochefoucauld, membre de la chambre des députés; M. le chevalier de Montou, sous-préfet de l'arrondissement; M. le chevalier Caron, maire de Crèvecoeur; M. Andrieux, Curé de la paroisse: M. Belle, premier suppléant de la justice de paix; M. de Berny, notaire; M. Monard, ancien chef d'institution; M. Turpin, chef du pensionnat universitaire, et plusieurs autres personnes recommendables dulieu et des environs, ont hautement manifesté leur satisfaction, et quelques-unes d'entre elles ont désiré constater par le présent procès-verbal, qu'elles ont signé, la réussite de cette surprenante expérience. »

(Suivent les signatures; parmi lesquelles se trouve celle de le veuve vénérable du vertueux duc de Larochefoucauld-Liancourt.)

(1). Crèvecœur est une commune rurale, presque entièrement agricole, et éloignée de toutes les grandes voies de communication.